

L'artifice de l'intelligence

Philippe Lemieux

Volume 19, Number 4, Fall 2001

Science-fiction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemieux, P. (2001). L'artifice de l'intelligence. *Ciné-Bulles*, 19(4), 46–47.

L'artifice de l'intelligence

PAR
PHILIPPE LEMIEUX

En 1980, aux studios Elstree en Angleterre, un jeune réalisateur du nom de Steven Spielberg préparait le tournage de **Raiders of the Lost Ark**. C'est là qu'il rencontra Stanley Kubrick, déjà une figure sacrée du cinéma de science-fiction grâce à **2001: A Space Odyssey** et **A Clockwork Orange**, qui terminait le tournage de **The Shining**. Vingt ans plus tard, Kubrick n'est plus de ce monde et le jeune réalisateur est devenu l'un des plus grands de sa génération, produisant de véritables chefs-d'œuvre de genres disparates: **Jaws**, **E.T.** et **Schindler's List** pour ne nommer que ceux-là. Nous voilà aujourd'hui en 2001 (justement!) et Steven Spielberg nous livre **A.I.: Artificial Intelligence**, basé sur une nouvelle de Brian Aldiss (**Super-Toys Last All Summer Long**) développée par Kubrick au fil des ans, et finalement scénarisé et réalisé par Spielberg en hommage à son ami de longue date. Le résultat est un film inégal, parfois troublant, qui pose des questions importantes mais qui propose bien peu de solutions satisfaisantes.

La question qui hante **A.I.** depuis son lancement est simple: «S'agit-il d'un film de Stanley Kubrick ou de Steven Spielberg?» Suivant la structure de **2001**, **A.I.** est très clairement divisé en trois parties. Dès la première scène, les questions morales et éthiques liées à l'intelligence artificielle sont posées. Il s'agit à la fois d'une fondation philosophique riche dans laquelle le film pourra puiser en cours de narration, mais il s'agit aussi d'une promesse jamais véritablement tenue. D'abord, ces questions ne sont ni nouvelles ni originales. Isaac Asimov y a longuement réfléchi avec ses «trois lois de la robotique», et le cinéma de science-fiction, comme **Métropolis**, travaille le sujet depuis longtemps déjà.

Le sujet n'est pas étranger au cinéma de Kubrick non plus, mais David est un être plus complexe que le Hal 9000 de **2001**. **A.I.** cite explicitement l'histoire de Pinocchio, établissant un parallèle facile entre ce garçon de bois et la quête du jeune David à devenir humain, une quête déjà explorée en profondeur chez Data, le personnage artificiel de la série **Star Trek: The Next Generation** ainsi que dans **Bicentennial Man** de Chris Columbus. Malgré tout, **A.I.** étudie le sujet d'un point de

vue unique, celui d'un jeune garçon, parfaitement interprété par Haley Joel Osment, acteur prodige de **The Sixth Sense** de M. Night Shyamalan, qui rend justice au personnage de David sans jamais tomber dans le jeu froid et les gestes mécaniques souvent associés à ce type de personnage.

De toute évidence, le premier tiers du film est une œuvre de Spielberg. David, le premier enfant artificiel capable de ressentir l'amour de sa mère et de lui en donner en retour, est adopté par une famille dont le fils véritable est mourant mais



Haley Joel Osment dans **A.I.: Artificial Intelligence** (Photo: David James)

conservé dans un état stable grâce à la cryogénie. L'intégration de David dans ce milieu familial et son rejet éventuel constituent les moments les plus touchants du film et, malgré l'hommage technique à Kubrick que Spielberg met en place grâce aux longs plans, aux décors dénudés et aux nombreuses images du visage de David réfléchi sur une surface quelconque, l'approche chaleureuse de Spielberg perce toujours. Les tensions familiales présentées du point de vue des enfants et l'abandon parental sont la véritable marque de commerce du réalisateur de **Close Encounters of the Third Kind** et **E.T.**; de plus, Spielberg est à son meilleur lorsque la jalousie s'installe entre le fils humain guéri de sa maladie et David, maintenant perçu comme un simple jouet.

Un changement de ton radical s'opère dans la deuxième portion du film, qui emprunte plusieurs éléments au film-culte de Ridley Scott, **Blade Runner**. Du microcosme familial nous passons à un univers décadent où les mechas, nom donné aux êtres artificiels (les répliquants de Ridley Scott) servent l'humanité de diverses manières. L'illustration que Spielberg a choisi de mettre en scène concerne Gigolo Joe (Jude Law), l'équivalent d'un vibreur intelligent (musical de surcroît) qui dessert une clientèle régulière de femmes jusqu'au jour où il se voit accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis. Les répliquants de **Blade Runner** servent aussi les mêmes fonctions et sont uniques dans la mesure où ils sont les premiers êtres artificiels à posséder des souvenirs d'une vie qui n'a jamais été. Joe, poursuivi par la police, se voit contraint de se réfugier dans la forêt. C'est alors qu'il rencontre le jeune David, perdu parmi une foule de mechas désuets qui cherchent des morceaux compatibles dans le débris mécanique déposé là sans raison.

De cette scène qui n'est pas sans rappeler de nombreux films de morts-vivants, nous passons à un spectacle grotesque où une foule humaine témoigne de la destruction violente de mechas. Cette scène, beaucoup trop longue, offre de nombreux parallèles allant des jeux de l'Antiquité romaine, en passant par l'Holocauste, mais finalement ressemblant plutôt à un spectacle américain de démolition d'automobiles. Inexplicablement, Joe et David réussissent à s'évader d'une mort certaine et se rendent à Rouge City, un emprunt supplémentaire à **Blade Runner**, pour demander à un ordinateur omniscient (pensez à Mother de **Alien** de Ridley Scott) où se trouve la fée bleue de Pinocchio qui pourra transformer David en véritable garçon. L'ordinateur, dont la voix ressemble étrangement à celle de Robin Williams, indique à David de se rendre à la cité des anges s'il veut trouver une fée.

Dans un décor recyclé de **Waterworld**, David rencontre finalement son créateur, le professeur Hobby (William Hurt), duquel il apprend qu'il n'est pas unique mais le premier d'une série d'enfants mécaniques. David apprend aussi qu'il l'a créé à l'image de son jeune fils défunt complétant ainsi le parallèle avec l'œuvre de Mary Shelley, **Frankenstein**. Finalement, David trouve la fée bleue et, dans une ellipse temporelle qui n'a d'équivalent que celle de **2001**, nous nous trouvons dans un futur distant où l'humanité n'existe plus et où l'intelligence artificielle a évolué au point de ressembler aux extraterrestres de **Close Encounters of the Third Kind**. Décidément, l'originalité n'est pas au rendez-vous. Nous voilà par contre dans la seule portion véritablement kubrickienne du film, celle qui promet enfin de répondre aux questions de l'introduction et peut-être de proposer quelques réflexions intrigantes. Mais non. Fidèle à lui-même, Spielberg termine la fable de Pinocchio, narrateur inclus, de manière à satisfaire le dénominateur commun: le spectateur américain moyen. Il s'agit là de la différence principale entre Stanley Kubrick et Steven Spielberg. Alors que l'un cherche à stimuler la matière grise avec des réflexions philosophiques, l'autre manipule avec brio les émotions de son spectateur, allant droit au cœur. Malheureusement pour **A.I.**, il s'agit de positions diamétralement opposées et incompatibles.

Revenons donc à notre question de départ: qui est l'auteur véritable de ce film? Steven Spielberg a voulu rendre hommage à Stanley Kubrick en terminant ce projet qui avait hanté les rêves de ce cinéaste pendant presque 20 ans. Malgré le trop grand nombre d'emprunts, la mission est accomplie, mais on ne peut pas demander à Spielberg d'être autre chose que lui-même. Ce faisant, le film souffre du mariage des forces et faiblesses de ces deux maîtres cinématographiques. Kubrick a posé des questions fascinantes, mais Spielberg nous répond avec une fable et une larme. Domage. ■



A.I.: Artificial Intelligence
de Steven Spielberg
(Photo: David James)

A.I.: Artificial Intelligence

35 mm / coul. / 145 min /
2001 / fict. / États-Unis

Réal.: Steven Spielberg
Scén.: Steven Spielberg,
basé sur la nouvelle de
Brian Aldiss et l'adaptation
de Ian Watson
Image: Janusz Kaminski
Son: Richard Hymns, Ron
Judkins et Gary Rydstrom
Mus.: John Williams
Mont.: Michael Kahn
Prod.: Dreamworks
Dist.: Warner Bros.
Int.: Haley Joel Osment,
Jude Law, Frances O'Connor,
Sam Robards, Brendan
Gleeson, William Hurt